

## La déconstruction du carré

Lorsque Malévitch, au début du vingtième siècle, peignait son fameux « carré », il pensait, à juste titre, mettre une fin à la peinture. Qu'en faire de la peinture, puisqu'on avait déjà la photo et le cinéma ? Son geste, pour provocateur qu'il fût, n'eut aucune conséquence. La peinture allait son train, Malévitch en avait embarqué le faux. L'ironie du destin a fait que, plus tard, dans l'époque stalinienne, Malévitch s'est vu contrit à renouer avec le sage réalisme (on doit bien vivre !). Il s'est bien gardé de suivre l'idéologie du réalisme socialiste, mais s'est contenté de peindre des portraits complaisants, tel celui de sa grand-mère.

L'ancien « carré » plane sur la peinture russe contemporaine, mais aussi sur l'imagination des peintres de l'Occident. Caloïan en est du nombre. Depuis quelques années, l'artiste se concentre sur le « carré », s'essayant de le remettre (cent fois sur le métier) en tant que point de départ, et non pas de point final. Il a situé le carré de Malévitch dans des structures complexes, l'a entouré de couleurs séduisantes, de formes qui lui enrichissent la saveur. Plusieurs expositions ont prouvé la validité de sa démarche. Ceci dit, il s'est bien gardé de passer outre l'axiome moderniste qui, selon Maurice Denis, exige que le tableau soit envisagé comme une surface recouverte de formes et de couleurs qui ne défient jamais sa planéité essentielle. Il a eu une autre idée remarquable. Puisque le « maître » a peint le carreau noir sur fond noir, pourquoi ne pas prélever ce noir vibré, modulé, vivifié de Pierre Soulages ? Alors le métissage entre Malévitch et Soulages devient possible et surtout intéressant, grâce à Caloïan.

Tout d'un coup, l'artiste nous surprend par une œuvre hors de la série. C'est un tableau singulier qui risque de passer inaperçu dans une exposition. Car, pour amadouer et séduire le public, il faut lui donner des parcours qui le familiarisent avec la démarche et non pas des exemples isolés qui le décontenancent. Le mieux est d'avoir le tableau chez soi, pour bien l'étudier et déchiffrer ses arcanes. C'est ce que j'ai eu le privilège de faire.

C'est un ouvrage de dimensions assez imposantes, surtout pour un logis modeste, 80 cm. d hauteur, 60 cm. de large. Le fond est noir, mais il n'est pas plat, les touches en sont nerveuses, parfois chargées de matière, ce qui fait que son rayonnement change avec l'éclairage. On voit plusieurs carrés disloqués, désemparés, en fuite devant un ennemi. Cet ennemi, c'est un triangle (le contraire d'un carré) vivement peint en couleurs primaires : rouge, vert, jaune. Il menace l'ensemble des carrés, dont on peut compter au moins six, tout-au-plus huit. Ces carrés encadrés de bleus tendent à s'ériger en cubes. Ils cherchent à s'échapper, même en dépassant les limites de la toile : c'est la fuite à la survie. En haut, au milieu (pourquoi rejeter la section d'or ?), un collage vivement coloré remet la démonstration picturale dans le domaine de la raison : on cherche à expliquer ce que l'on a ressenti.

La peinture est trop souvent tentée par le décoratif. Caloïan rejette ici toute tentation du beau matissien, tout enjolivement qui séduit sans raison. Ce qu'il met en avant dans sa peinture c'est le côté dramatique, mis à l'écart pendant trop longtemps. Nous avons affaire à un drame, sinon une tragédie, qui met les formes en conflit, dans une bataille dont le dénouement reste incertain.

Il y a des tableaux où on tenté d'entrer, de s'y insérer, tant ils sont accueillants. Dans ce cas-là, il vaut mieux se tenir loin, à l'affût des dangers, pour ne pas risquer d'être une simple proie parmi les entités qui s'y affrontent.